

Carlos TELLO

LES ROMANS
DE HOUELLEBECQ ET VOLPI
À LA LUMIÈRE
DU POSTHUMANISME



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Cette étude n'a pas son lieu de naissance dans un texte de Jorge Luis Borges, mais comme dans la nouvelle « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » de l'écrivain argentin, elle se doit à la conjonction de deux éléments¹, ou plus précisément, à deux conjonctions parallèles. La première est celle de la lecture d'un roman anglais et du commentaire qu'en a fait un écrivain américain. Ce roman est *Train de nuit* [*Night Train*]² (1997) de Martin Amis, qui raconte la recherche inutile d'un mobile ou d'un coupable pour la mort de la jeune astrophysicienne Jennifer Rockwell qui, malgré son apparent bonheur, ses conditions économiques, sociales et sentimentales avantageuses, malgré également sa beauté et son intelligence, s'est suicidée en se mettant trois balles dans la tête. Le commentaire, qui a pour titre « On the Edge of the Post-human », est écrit par John Updike :

Dans *Train de nuit* [Amis] nous fait regarder de près une autopsie et met les pleins feux sur le vide, pas seulement le vide moral autour de nous, dans lequel des criminels « baisent un bébé et le jettent par-dessus le mur » et « hachent en morceaux des enfants de huit ans juste pour rigoler », mais les phénomènes astronomiques tels que les trous noirs, la matière noire et le vide du Bouvier³. [...] La détective Hoolihan, avant d'ouvrir les vannes de larmes autodestructrices, spécule : « Je pense parfois que Jennifer Rockwell est venue du futur ».

Les jeunes, m'a-t-on dit l'été dernier en Italie, ne parlent plus de postmoderne mais de posthumain. Pour faire face à l'avenir, ils penchent vers la mutilation et les parties artificielles du corps. Amis écrit sur une sensibilité inconfortablement installée au bord du posthumain. Ses personnages

¹ « C'est à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. » Jorge Luis Borges, « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » [1944], dans *Œuvres complètes 1*, Paris, Gallimard, 1993, p. 452.

² M. Amis, *Train de nuit*, Paris, Gallimard, 2001 [1997].

³ Découvert en 1981, le *Boötes Void* en anglais, appelé Grand vide ou vide de Bouvier en français, désigne une région de l'espace intergalactique de très grande taille dans laquelle se trouvent peu de galaxies. Elle constitue un des plus grands vides connus.

manquent, de façon frappante, de l'âme et de la chaleur qu'il admire chez Saul Bellow ; ils ont l'allure de rapides automates, d'un montage de traits en kit (le plus souvent désagréables). Il n'est pas étonnant que le peu qu'il puisse faire pour eux soit de les achever. Sa fiction manque de ce que la regrettée Queenie Leavis a appelé « points positifs ». En tant que mystère, *Train de nuit* souffre d'un manque de personnages mineurs suffisamment sympathiques pour faire un moment diversion. Nous pouvons croire, au moins au début, à la façon argotique de parler de Mike Hoolihan et à son amour bluesy pour le boulot de la police ; nous ne pouvons croire à rien de Jennifer Rockwell, si ce n'est à son corps supposé beau et à présent vide. Elle, et *Train de nuit*, deviennent un diagramme de pores de la peau tracé sur un tableau aussi plat que noir⁴.

Ce qui pour Updike est problématique dans *Train de nuit*, est la solution du mystère et l'objectif même du roman. L'indifférence et la froideur des personnages de Martin Amis sont ressenties par l'écrivain américain comme une perte, comme un abandon, en particulier celui de Jennifer Rockwell, extrêmement vide, qui lui semble plus proche d'un automate, d'une machine, ou comme cela est dit dans le roman, d'un être venant du futur, que d'un être humain. C'est dans ce contexte que la notion du « posthumain » est utilisée, avec deux allusions importantes. La première : elle est rapprochée du postmoderne, comme ce qui le remplace ou qui lui succède. La deuxième, le « posthumain » s'oppose et transgresse à la fois. À une idée de l'humain, qui devrait être rationnel et affectif, logique et expressif, il oppose le détachement, l'insensibilité et l'irrationalité du personnage de Jennifer Rockwell. La transgression, elle, est celle des limites du corps humain.

Cependant, dans *Train de nuit* il n'est pas question des transformations physiques, de mutilation ni de parties artificielles du corps, ni de véritables automates non plus. Si Updike introduit ces termes, c'est qu'il croit avoir identifié un parallèle entre des possibilités techniques et scientifiques de modification du corps, d'une part, et l'abandon d'une représentation psychologique et même morale de l'être humain, d'une autre. Mais surtout, au travers de ces allusions, le « posthumain » est également présenté comme une manière d'écrire un malaise d'époque, donc une perspective littéraire.

La deuxième conjonction à l'origine de cette étude est littéraire et philosophique. Elle concerne la contemporanéité de trois événements dans

⁴ J. Updike, « On the Edge of the Post-human. *Night Train* by Martin Amis. 147 pp. Jonathan Cape, 1997 », dans *More Matter. Essays and criticism*, London, Hamish Hamilton, 1999, p. 364-365. Je traduis.

les dernières années du xx^e siècle : la conférence *Règles pour le parc humain* [*Regeln für den Menschenpark*]⁵ du philosophe allemand Peter Sloterdijk (1947-), prononcée d'abord en 1997 à Bâle, puis en 1999 dans le cadre d'un colloque sur les philosophes Martin Heidegger et Emmanuel Levinas, et publiée en 1999 ; et, sur le versant littéraire, la parution des romans *Les Particules élémentaires*⁶ (1998) de Michel Houellebecq et de *En busca de Klingsor*⁷ (1999), de Jorge Volpi, respectivement à Paris et Barcelone.

La conférence de Sloterdijk constitue une sorte d'introduction officielle de la question du posthumanisme en Europe, notamment pour ce qui concerne l'Allemagne et la France. Son auteur y abordait la critique de l'humanisme de Heidegger à partir de sa *Lettre sur l'humanisme* [*Brief über den Humanismus*]⁸ de 1947, affirmait sa légitimité, mais proposait également un dépassement critique de son ontologie, qu'il jugeait encore métaphysique. La direction proposée par Sloterdijk visait une philosophie qui tiendrait compte du fait que l'être humain ne peut plus être pensé comme un animal rationnel, civilisé – et en cela il est d'accord avec Heidegger –, mais comme une nouvelle forme d'être, rendue possible par les avancées de la science et de la technologie. Deux idées principales de cette conférence peuvent être retenues ici : la première, l'humanité de l'être humain doit être comprise comme le résultat d'un élevage et d'une forme de sélection, la deuxième, il est nécessaire actuellement d'écrire un code pour ces méthodes d'élevage et de sélection, le code d'une anthropotechnique. Si la conférence a soulevé une polémique en Allemagne puis en France, sous le nom de l'*affaire Sloterdijk*⁹, où n'ont pas manqué les

⁵ P. Sloterdijk, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'humanisme de Heidegger*, Paris, Mille et une nuits, 2000 [1999].

⁶ M. Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

⁷ J. Volpi, *En busca de Klingsor*, Barcelona, Seix Barral, 1999. Pour la version française : J. Volpi, *À la recherche de Klingsor*, Paris, Plon, 2008 [1999].

⁸ M. Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1983 [1946].

⁹ « L'opinion publique outre-Rhin a été saisie au début du mois d'octobre d'une polémique construite à partir de propos tenus, trois mois auparavant, par le philosophe Peter Sloterdijk lors d'un colloque sur les pensées respectives de Heidegger et de Levinas. La communication de cet universitaire, qui professe à Karlsruhe, a été présentée comme « complaisante » vis-à-vis du passé nazi de l'Allemagne. Tollé. Le grand Habermas monte au créneau. [...] Les paroles de Sloterdijk ont été présentées comme « scandaleuses » à la une des hebdomadaires *Der Spiegel* et *Die Zeit*. Une campagne s'est développée à partir du titre même de sa contribution : *Règles pour le parc humain. Réponse à la Lettre sur l'humanisme* [Document publié en français par le *Monde des débats*, octobre 1999]. Se gardant bien de mentionner que le concept de « parc » a été forgé par Platon pour son « dialogue » le *Politique*, les détracteurs du philosophe de Karlsruhe ont davantage mis